

316. LETTRE

A la veuve de Brison.

C'est un ordre établi de Dieu qui regarde tous les hommes en général, et qui les assujetti tous à la mort : il faut se soumettre à la volonté de Dieu quand quelques-uns de nos amis quittent le monde; ils marchent devant nous, et nous les suivons de près. L'empereur, les soldats, tout l'empire regrettait Brison. Cette lettre est pleine de beaux traits.

Il n'est pas besoin que je vous dise combien j'ai été touché de la mort du plus honnête homme qui fût au monde. Personne n'a le cœur assez dur, pour peu qu'on l'ait pratiqué, pour regarder avec indifférence la perte d'un homme, que la mort arrache du monde si subitement, et dont la privation fait un si grand vide dans la nature. L'inquiétude pour ce qui vous regarde a succédé à ma douleur; car faisant réflexion combien j'étais pénétré de cet accident, quoique je ne fusse attaché au défunt par aucun lien, je conjecturais dans quelle profonde tristesse vous étiez plongée, vous qui avez le meilleur cœur du monde, tant de douceur, tant de probité, et une compassion si tendre pour les maux d'autrui; vous souffrez autant de douleur d'être séparée de votre époux, que si l'on vous arrachait à vous-même. Le Seigneur a dit que l'époux, et l'épouse ne font qu'une même chair, de sorte que cette séparation est aussi douloureuse, que si l'on divisait le même corps. Quelque affligeantes que ces choses paraissent, vous avez encore bien d'autres sujets de chagrin; comment se consoler dans une aventure si touchante ?

C'est un ordre établi de Dieu que tous ceux qui viennent au monde, par la voie de la génération, en doivent sortir, après un certain temps. Si les choses humaines ont été soumises à cette loi, depuis Adam jusqu'à nous, pourquoi nous chagriner d'un ordre qui regarde toute la nature ? Soumettons nous à la volonté de Dieu, qui a commandé à cette âme généreuse et insurmontable d'abandonner la vie, sans donner le loisir à la maladie d'affaiblir son corps, ni aux années de flétrir la fleur de sa jeunesse. Votre époux est mort au plus bel âge de la vie, après avoir acquis par les armes une gloire immortelle. Ne nous affligeons point de nous voir séparés d'un si grand homme; remercions Dieu de la grâce qu'il nous a faite de vivre quelque temps avec lui. Tout l'empire romain sent la perte qu'il a faite en le perdant. L'empereur le regrette, les soldats le pleurent, tous les grands s'affligent, comme s'ils avaient perdu leur enfant. Le souvenir qu'il vous a laissé de sa vertu doit suffire à votre consolation. Souvenez-vous encore que ceux qui souffrent avec docilité les malheurs qui leur arrivent, et qui adoucissent, l'aigreur de leurs chagrins par l'espérance qu'ils ont en Dieu, seront richement récompensés de leur patience. Nous ne devons pas nous affliger, comme les infidèles, qui n'espèrent rien pour l'avenir. Vos enfants qui sont des images vivantes de l'époux que vous regrettez doivent encore servir à vous consoler de son absence; les soins de leur éducation amuseront votre douleur, en vous distrayant. Si vous ne songez uniquement qu'à plaire à Dieu pendant le temps qui vous reste à vivre, il ne faudra point d'autre remède pour ramener le calme dans votre esprit. Les apprêts que nous devons faire, pour nous justifier devant le tribunal de Jésus Christ, et les soins que nous devons apporter pour nous mettre au rang des élus étourdiront notre douleur, et nous empêcheront d'y succomber. Que l'Esprit de Dieu vous console, et consolez-moi vous-même en m'apprenant de vos nouvelles : que l'exemple de votre vertu et de votre courage serve de modèle à toutes vos pareilles.